

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 15

Artikel: Le Sire de Barbenzinc
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190996>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pour pénétrer dans un salon, le futur n'offrira son bras ni à l'une ni à l'autre. En entrant dans une maison particulière, on ne se donne pas le bras.

En tous lieux et en toutes circonstances où un homme soutient de son bras la marche d'une femme, ce bras est offert à la belle-mère future et non à la fiancée.

Baromètre aux oignons.

Un campagnard nous disait l'autre jour, en parlant de la température : « J'ai un moyen infailible de connaître le temps qu'il fera dans l'année. La veille de Noël, vers minuit, je prends douze oignons que j'entr'ouvre d'un coup de couteau, je les aligne sur une planche après avoir mis une pincée de sel dans chacun.

Le lendemain matin, j'examine mes oignons, représentant les douze mois de l'année, afin de constater quels sont ceux dans lesquels le sel s'est le mieux conservé ; car ceux qui pleurent par la fonte du sel représentent les mois de l'année qui seront pluvieux, humides ou froids. Les oignons qui ne pleurent pas représentent au contraire les mois de beau temps. Eh bien, des douze oignons qui m'ont servi à faire cette expérience à Noël, deux seulement sont restés secs. Nous n'aurions donc cette année que deux mois réellement beaux. »

Espérons qu'il n'en sera pas ainsi, et que les larmes versées par les oignons de notre ami sont des larmes de crocodile.

La fuite du général Boulanger n'a pas tardé à fournir un aliment à la chanson comique. Nous en donnons un échantillon par le premier couplet d'une chanson qui vient de paraître sous le titre : **Le Sire de Barbenzinc**, sur l'air du *Sire de Fisch-Ton-Kan*.

Il avait un moustache blonde,
Un bell'raie au milieu du front,
Milieu du front ;
Aussi trompeur qu'la femme et qu'l'onde,
Il souriait au moindre affront,
Au moindre affront.
Et, lorsqu'il s'en allait en guerre,
Un bel œillet rouge il avait,
Rouge il avait,
Enfilé dans sa boutonnière,
Afin d'produir son p'tit effet,
Son p'tit effet !

C'est le sir' de Barbenzinc
Qui part pour Bruxelles ;
On l'verra chez chaqu' mannezinc'
Avec des donzelles.
C'est le sir' de Barbenzinc
Qui file à Bruxelles
Prendre d'assaut les basstringu'
Et des canons sur l' zinc !

Puis toute la Boulange
A bouclé son paquet ;
Il se peut qu'ça dérange
Laguerre et Naquet !

POURQUOI M'AIMEZ-VOUS ?

A Paris, une ouvrière en lingerie, habile et active, qui emploie au travail seize heures sur les vingt-quatre que le bon Dieu fait tinter chaque jour à l'horloge du temps, peut gagner, bon an, mal an, de six à huit cents francs.

Au prix où sont les loyers et les vivres, il y a là bien juste de quoi ne pas mourir de faim, en se logeant au-dessus du sixième étage, sous les toits, dans ces cages étroites et basses, glacières en hiver, étuves en été, qu'on nomme mansardes.

C'est dans une logette de ce genre que nous allons pénétrer. Tout indiquait, dans cet intérieur, la présence de l'ordre et du travail réunis à la propreté. Un petit lit de fer, une commode en noyer, un miroir fixé au mur, complétaient l'ameublement de la mansarde. Une porte vitrée, garnie d'un rideau de mousseline, donnait accès dans une petite pièce contiguë, qui formait cabinet noir. C'est là qu'habitait depuis deux ans Amélie, une jeune et jolie ouvrière en lingerie, venue de son village à Paris, sur la foi de pompeux récits, pour y trouver fortune. Mais au lieu de la fortune, la pauvrette n'avait trouvé qu'un pain souvent bien dur, acheté à force de travaux et de veilles.

Paris est pour le riche un paradis d'enchantements ; mais pour celui qui n'a que ses deux bras pour fortune, Paris est une terrible chiourme, dans laquelle le plus impitoyable des bourreaux, le besoin, ne vous laisse ni repos ni trêve.

Depuis deux ans qu'elle habitait Paris, Amélie avait conservé sinon son ignorance native, du moins sa naïveté d'autrefois. Un rayon de soleil glissé furtivement dans la chambrette, le chant d'un oiseau, le parfum d'une fleur, suffisaient à la rendre joyeuse pendant toute une semaine. Puis, un beau jour, de gaie et d'insouciance qu'elle était, l'ouvrière devint rêveuse. Elle se surprit des heures entières, l'œil errant, l'esprit inoccupé, regardant vaguement au hasard, tandis que l'aiguille inactive dormait sur l'ouvrage. Parfois, elle soupirait sans cause, elle rougissait sans savoir pourquoi, elle riait sans motif, et par instant se mettait à chanter à plein gosier. C'est que dans ce cœur de dix-neuf ans, qui s'ignorait encore, l'amour venait de se glisser sous les traits d'un beau garçon, à la démarche hardie, aux cheveux lustrés et frisés avec art, au frais visage dont la lèvre supérieure s'ombrageait d'un fin duvet brun.

Il se nommait Agénor, était commis en nouveautés et logeait sur le même palier qu'Amélie.

Quoique leurs portes fussent contiguës, ils ne s'étaient pas encore adressé la parole, lorsqu'un soir Agénor s'aperçut en rentrant qu'il lui manquait une chose indispensable pour allumer sa bougie ; des allumettes chimiques. Sans plus de

réflexion, il alla frapper à la porte la plus proche.

— Qui va là ? demanda une voix de femme.

— Un voisin dans l'embarras.

— Que désirez-vous ? reprit la même voix.

— Un peu de lumière, s'il vous plaît.

— Attendez un peu, répondit-on de l'intérieur.

Agénor attendit deux secondes ; puis la porte s'entr'ouvrit et une main mignonne lui tendit par l'ouverture une poignée d'allumettes phosphorées.

— Bien obligé, voisine, dit-il.

— Bonsoir, voisin.

Et la porte se referma.

Mais, si discrète qu'eût été la charitable donnesse d'allumettes, si prompt qu'eût été sa retraite, Agénor put entrevoir, par la porte un moment entre-baillée, le visage de la voisine. Or, la voisine lui sembla si jolie dans sa simple camisole de finette et sous son modeste bonnet de percale, qu'Agénor en rêva toute la nuit. Le lendemain, il était sur pied à cinq heures. A six heures, il rencontrait le portier, qui balayait la cour.

— Comment va, père Jérémie ? dit-il en lui frappant familièrement sur l'épaule.

— Vous êtes bien honnête, monsieur Agénor, répondit l'homme au cordon, visiblement flatté de cette politesse inusitée ; le coffre est toujours solide, Dieu merci ; et si ce n'était le brouillard du matin qui me tape sur les bronches, tout irait pour le mieux.

— Bah ! vous craignez-donc les brouillards, vous, père Jérémie ?

— Comme la peste, monsieur Agénor.

— Ah ! et si on vous offrait le petit verre de consolation pour combattre l'humidité, refuseriez-vous ?

— Jamais !

— Venez donc.

Agénor fit adroitement tomber la conversation sur la locataire du sixième ; grâce à un second petit verre offert à propos, il apprit tout ce qu'il voulait savoir : que la voisine était jeune et jolie, qu'elle se nommait Amélie ; qu'elle habitait la maison depuis deux ans ; qu'elle travaillait chez elle ; qu'elle sortait le soir à cinq heures, qu'elle rentrait à six, et que sa vie était régulière comme celle d'une pendule.

Le même jour, soit calcul, soit hasard, Agénor rencontra trois fois sur le palier la jolie voisine ; et trois fois il lui adressa un amical bonjour, auquel il fut répondu chaque fois par un bonjour non moins amical, sorti de la bouche la plus mignonne qu'il eût vue de sa vie.

Ces rencontres achevèrent de lui tourner la tête.

Combien de soupirs poussa-t-il ? Combien lança-t-il d'œillades incendiaires ? Fit-il miroiter devant les yeux de la jeune fille la perspective d'un prochain mariage ? Amélie, à qui son isolement pesait d'un poids bien lourd, finit par l'accueillir avec confiance, presque comme un frère, ou du moins, comme un futur époux. Et en cette qualité, elle voulut bien consentir à l'accepter comme compagnon de ses promenades du dimanche.